

étaient offerts à l'instar d'autres divinités. Des fêtes et des concours appelés *Mouseia* étaient organisés, dont les plus connus sont ceux de la Vallée des Muses, à Thespies. Après la reconstruction du sanctuaire vers 230, ces *agônes* étaient devenus stéphanites, pentétériques et isopythiques. D'autres manifestations similaires sont attestées à Pergame, à Alexandrie, mais aussi à Dion, en Macédoine, où les *Mouseia* se déroulaient sur neuf jours, chaque jour portant le nom d'une Muse. Le catalogue comporte tous les types de sources disponibles : les sources littéraires et épigraphiques avec traduction, les monuments archéologiques avec des plans (A. Caruso, *Akademia. Archeologia di una scuola filosofica ad Atene da Platone a Proclo [387 a.C.– 485 d.C.]*, Athènes-Paestum, 2013), des photographies de statues des Muses, d'autels sculptés, de vases, de reliefs, de mosaïques. La documentation archéologique la plus abondante est offerte par le sanctuaire du Mont Hélicon, où l'on a retrouvé des traces du sanctuaire des Muses et d'un théâtre. L'iconographie est particulièrement importante pour le rôle des Muses en tant que patronnes des diverses activités culturelles, comme on le voit à travers le fameux relief, œuvre du sculpteur Archélaos de Priène (première moitié du II^e s. av. J.-C., British Museum, inv. 2191), qui représente les Muses, Mnémosyne et Zeus, Homère, le Mythe et l'Histoire personnifiés. Une synthèse est proposée pour chaque lieu, de façon que chaque notice de catalogue puisse être lue indépendamment pour une information ponctuelle. Un appendice est consacré à l'étude du *museum* romain, qui revêt le sens de « collection d'art », inconnu en Grèce, avec une dimension privée et aristocratique. L'ouvrage se clôt par une synthèse générale, où l'auteur met en évidence à la fois un paysage religieux, au sein duquel les cultes et les rites sont ancrés dans un espace, et un lieu d'éducation. Les *mouseia*, en tant que lieux de culte, sont en rapport, d'une part, avec le gymnase, institution véhiculant des principes et des valeurs culturels où le culte des Muses s'insère pleinement, et, d'autre part, avec les bibliothèques, les Muses veillant sur la pérennisation dans les livres de l'activité intellectuelle et artistique. L'analyse est toujours fine, attentive aux contextes, remarquable par la maîtrise conjointe des sources littéraires, épigraphiques et archéologiques. Pour les études régionales, la bibliographie est généralement bien prise en compte. Si certaines références ont échappé à l'auteur (pour le *mouseion* d'Istros, M. Dana, *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin. Approche régionale de la vie culturelle des cités grecques*, Bordeaux, 2011, p. 76 et 148), elles ne sont pas essentielles pour la façon dont la documentation doit être interprétée. Par son étendue géographique et par son exhaustivité thématique, ce volume deviendra, à n'en point douter, un ouvrage de référence aussi bien pour la vie religieuse et culturelle que pour l'histoire intellectuelle du monde grec.

Madalina DANA

Corinne BONNET & Françoise BRIQUEL-CHATONNET (Éd.), *Ekklesia. Approches croisées d'histoire politique et religieuse. Mélanges offerts à Marie-Françoise Baslez*. Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017. 1 vol. broché 16 x 24 cm, 378 p. (PALLAS, 104). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8107-0516-0.

Le riche recueil publié par Corinne Bonnet et Françoise Briquel-Chatonnet rend, à travers 22 contributions classées par ordre alphabétique des auteurs, un hommage plus

que mérité à Marie-Françoise Baslez dont les travaux font référence et dont l'enseignement a été décisif pour de nombreux futurs chercheurs à qui elle a ouvert avec bonheur les portes de son monde intellectuel foisonnant. Les communications mêlent étroitement tous les champs d'études auxquels Marie-Françoise Baslez a contribué ; la liste de ses publications, en début de recueil, rappelle combien son œuvre a été prolifique, touchant aussi bien à la Grèce classique qu'au monde hellénistique ou au judaïsme, aux débuts du christianisme et, de manière constante, aux notions d'échanges, d'acculturation et de transferts culturels et religieux. En dehors des cercles universitaires, le public cultivé la connaît surtout à travers son *Saint Paul*, publié en 1991, et la figure de Paul, à la croisée des mondes grec, juif et romain, est assez emblématique de ce qu'est l'ensemble de son œuvre. Elle occupe ainsi logiquement une place non négligeable dans ce recueil, où elle est souvent évoquée, et se trouve au cœur de trois contributions. Katell Berthelot, « Entre octroi de la citoyenneté et adoption : les modèles pour penser la conversion au judaïsme à l'époque romaine », montre ainsi comment Paul et ses disciples pensent la conversion au christianisme en utilisant le cadre juridique de l'adoption romaine, comme le fait parallèlement le judaïsme rabbinique. Étienne Nodet, « Pierre et Paul : une rencontre improbable », s'attache à la figure de Barnabé, qui aurait servi d'intermédiaire entre Paul et la communauté des apôtres de Jérusalem, tandis que Jean-Marc Pailler, « Pierre et Paul aux liens. Entre réel et symbolique, les métamorphoses d'une double expérience (30-50 ap. J.-C.) », prend pour point de départ de sa réflexion sur la thématique du lien, du liage et du déliage dans les sociétés antiques, une formule de Marie-Françoise Baslez qui synthétise la place de Paul dans la fondation de l'Église en parlant de « Saint Paul aux liens ». Plus largement, au-delà de cette figure tutélaire, la thématique des métissages et des interactions culturelles est au cœur de la plupart des contributions : Stéphanie Anthonioz, « Le poème de la femme vertueuse (Pr 31, 10-31) : un épilogue herméneutique », replace le poème dans son contexte historique en le mettant en parallèle avec les sources grecques, perspective comparatiste qui lui permet de montrer qu'il s'agit d'une réélaboration, à l'époque hellénistique, d'une collection plus ancienne d'époque royale pour lui donner sens à une époque différente et lui permettre de rester actuelle. Toujours dans une approche comparatiste, Dominique Briquel, « Romulus jeté au Tibre et Moïse jeté au Nil. Les limites d'une comparaison », montre de quelle manière les milieux juifs qui ont élaboré l'histoire de Moïse ont réutilisé le mythe de Sargon d'Akkad, sans doute au moment où les Babyloniens ont conquis Israël, ce qui explique que l'histoire de Moïse combine les éléments d'un mythe d'initiation et ceux d'un mythe de prédestination. Les interactions culturelles sont également au cœur de la réflexion de Françoise Briquel-Chatonnnet, « Langues et écritures croisées : quelques réflexions sur le monde phénico-punique », qui vient rappeler l'intérêt premier de Marie-Françoise Baslez pour les étrangers dans le monde grec et en particulier pour les Phéniciens. À travers l'étude des phénomènes d'allographie entre d'une part le phénicien et le punique, de l'autre le grec et le latin, F. Briquel met en évidence, dans un contexte de porosité linguistique, la dimension identitaire du phénomène : la langue phénicienne ou punique cessant d'être écrite, elle est conservée de manière pragmatique dans un alphabet qui permet d'en perpétuer la transmission. Anne Queyrel-Bottineau, « Religion, politique et histoire : le deuxième livre des Maccabées et l'expression publique de la passion

dans l'Athènes classique », étudie les emprunts faits au vocabulaire politique et littéraire de l'Athènes classique (théâtre et éloquence) pour désigner l'ennemi dans *2Maccabées* et met en évidence des recoupements qui témoignent que l'auteur était tout imprégné de culture grecque classique et s'en est servi pour affirmer l'identité culturelle de son peuple. C'est une autre illustration du même phénomène que fournit Philippe Blaudeau, « Documenter une enquête suscitée par la mort violente d'un archevêque alexandrin (457). Quelques considérations sur la *collectio Sangermanensis* » : le récit qui a été fait de l'événement et de son traitement par l'Église atteste une transposition de la culture classique dans la culture judéo-chrétienne au moment de la mise en place du paradigme Empire-Église. Enfin, la thématique des transferts, des métissages, apparaît aussi dans l'article de Christian-Georges Schwentzel, « Images de la théocratie à l'époque hellénistique », qui montre que la notion de théocratie est au cœur des transferts idéologiques de l'époque hellénistique et reçoit deux expressions, selon que le roi est considéré comme intronisé par un dieu ou comme un dieu lui-même, et il se demande si les évangélistes n'ont pas puisé dans le fonds littéraire et iconographique qui remonte à Ptolémée IV pour mettre en scène la divinité de Jésus et son caractère d'oint du Seigneur. On ne peut malheureusement, dans le cadre d'une recension, faire la place qu'elles méritent à toutes les contributions : qu'elles ne se rattachent pas toutes aux thématiques qu'on a privilégiées ici atteste l'ampleur de l'œuvre de Marie-Françoise Baslez comme l'étendue de ses amitiés. On aimerait donc terminer, pour illustrer la richesse de l'ouvrage, sur deux contributions qui se répondent et appellent de nouveaux débats. Dans « Le judaïsme "sacerdotal et synagogal" dans le *Code Théodosien* », Simon C. Mimouni justifie l'emploi du terme de « judéen » pour désigner les hommes et femmes de confession juive dans leur ensemble, au-delà des frontières de la Judée. Cet emploi est réfuté par Olivier Munnich, dont l'article s'intitule justement « Remarques sur un faux ami : le terme "judéen" ». O. Munnich considère en effet qu'il faut garder à « judéen » une acception géographique : parmi les Juifs, certains sont originaires de Judée et donc judéens, d'autres non. Derrière cette question de vocabulaire se cache un débat sur les relations entre judaïsme et christianisme, certains considérant que le judaïsme, en tant que vraie religion indépendante d'un territoire et d'un peuple donnés, se construit par rapport au christianisme et donc en même temps que lui, ou à tout le moins que c'est dans ce rapport qu'on commence à utiliser le terme *ioudaïsmos* pour désigner la religion juive. Or, comme le rappelle O. Munnich, c'est dès l'époque hellénistique, en *2Macc* 4.13, qu'apparaît une des premières occurrences en grec du terme *hellénismos*, opposé justement à *ioudaïsmos*, dans une acception qui désigne à la fois un peuple et sa religion. Cette évolution sémantique avait déjà été soulignée par Claude Orrieux dans son livre *Ioudaïsmos-hellénismos, essai sur le judaïsme judéen à l'époque hellénistique* (Nancy, 1986). O. Munnich rappelle également que dans *Est.* 3, 4, Mardochée refuse de se prosterner au motif qu'il est juif, ce qui, dans le contexte, ne peut renvoyer qu'à sa religion et non à son origine géographique. Sans prétendre, faute des compétences nécessaires, trancher ici la question, on voudrait souligner ici combien ces deux contributions qui se répondent, attestent que l'œuvre de Marie-Françoise Baslez reste centrale et féconde pour tous ceux, et ils sont nombreux, qui travaillent dans les domaines que sa curiosité, son ouverture d'esprit et son érudition l'ont amenée à explorer.

Catherine APICELLA